



L'Invention  
d'un père

ARNAUD FRIEDMANN

la manufacture de livres



L'invention d'un père



Arnaud Friedmann

# L'invention d'un père

  
la manufacture de livres

Si vous souhaitez recevoir notre catalogue  
et être tenu informé de nos publications,  
envoyez vos coordonnées, en citant ce livre à :

La Manufacture de livres, 101 rue de Sèvres, 75006 Paris

ou

[contact@lamanufacturedelivres.com](mailto:contact@lamanufacturedelivres.com)

[www.lamanufacturedelivres.com](http://www.lamanufacturedelivres.com)

ISBN 978-2-38553-070-9

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Il se penche sur le berceau de Béatrice. Il la regarde. Il a l'impression d'avoir passé sa vie à la regarder ainsi, à s'être tenu penché au-dessus d'elle. Il s'attarde au haut de la nuque, aux cheveux rendus poisseux par la chaleur de l'été. La lumière des réverbères s'infiltré entre les interstices des volets, baigne le front de l'enfant. Le tissu du vêtement se soulève imperceptiblement : en se concentrant sur la respiration de Béatrice il peut percevoir son souffle, à intervalles réguliers.

Dans un mois il sera mort.





JUILLET



En sept mois rien n'a changé. Ni l'immeuble en face de lui, ni le tracé des parkings le long du trottoir. Malgré l'obscurité, les douleurs dans tout le corps, il effectue son créneau sans devoir s'y reprendre, comme s'il n'avait jamais cessé de garer sa voiture à cet endroit. Il demeure longtemps dans l'habitacle, pupilles focalisées sur les fenêtres du cinquième pour être certain de ne déceler aucun mouvement derrière les vitres. Enfin il sort, prenant garde à faire le moins de bruit possible. Il rabat sur son crâne la capuche du sweat dans lequel son corps flotte, monte les marches des escaliers extérieurs sans cesser de fixer les fenêtres. La plus grosse clef ouvre la porte du hall. Il ne se préoccupe pas des boîtes aux lettres fixées au mur, n'attache aucune importance au fait de savoir si Nathalie a supprimé son nom, ou ajouté celui de Béatrice. Sa seule appréhension concerne la serrure de l'appartement. Il appuie sur le bouton de l'ascenseur, se surprend à ressentir une telle familiarité pour l'intérieur de la cabine, l'odeur de poussière qu'elle dégage. Il appuie sur la touche 5, comme il l'a fait pendant trois ans. Il baisse les paupières pour ne pas surprendre son reflet dans le miroir.

Maintenant il avance dans le couloir. Que se passerait-il si un voisin sortait ? Si Nathalie se matérialisait devant lui ? L'angoisse le fait vaciller, il reprend son équilibre en s'appuyant au mur. Il aurait dû prendre l'opinel dans la boîte à gants, ça l'aurait rassuré. Il ne faudra pas qu'il l'oublie lorsqu'il reviendra. La seconde clef, la plus petite, tremble entre ses doigts. *Allez, s'encourage-t-il, tu l'as fait si souvent.* Il attend que la lumière du couloir s'éteigne, de longues secondes alors que celles qui lui restent sont comptées. Enfin le noir survient. Économisant ses gestes pour déjouer la vigilance du détecteur de mouvement, il enfonce la clef dans la serrure. Elle n'a pas été changée depuis son départ.

Est-ce qu'elle l'entend ? Est-ce qu'elle l'attend, debout et droite et livide derrière la porte, ivre de sa colère légitime ? Est-ce qu'elle aussi a pensé à un couteau pour défendre sa fille ? Bien sûr. Nathalie pense à tout. Nathalie anticipe tout. Avait-elle deviné qu'il disparaîtrait, le 22 décembre dernier ? Il se revoit au même endroit, retenant la poignée avec toute la lenteur dont il était capable, s'empêchant de courir dans le couloir, rongant son frein dans l'ascenseur trop lent et trop bruyant.

À rebours de ce souvenir il pousse la porte vers l'intérieur de l'appartement. Nathalie n'est pas là. Nathalie ne se tient pas debout face à lui. Nathalie dort dans le lit qui fut le leur sans se douter qu'il est revenu. Qu'ils forment enfin une famille, le père la mère et Béatrice, dans l'appartement qui aurait dû être le leur. Il connaît la position du corps de Nathalie figé par le sommeil, l'angle formé par son avant-bas, le poing qu'elle ramène contre le cou aux premières heures de son endormissement.

Il fixe la porte derrière laquelle dort Béatrice. Elle, il n'a aucune idée de la manière dont elle dort. Son cœur se met à battre si fort qu'il lui semble que les voisins pourraient l'entendre. Ou Nathalie. Il recule, quelques pas en direction du couloir, pose la paume sur la commode de l'entrée. Un temps, à nouveau trop long, puis enfin il se calme.

Voilà. Il suffira dans une semaine de reproduire les mêmes gestes ; d'en ajouter quelques-uns. Il les fait advenir mentalement, avec une précision telle qu'il pourrait croire qu'il les vit. Il sent même dans sa main la présence de l'opinel.

Pour cette fois, c'en est assez.



AOÛT





## PREMIER JOUR

Il n'ose pas se retourner pour regarder le couffin sur la banquette arrière. Est-il normal que Béatrice n'ait pas crié depuis qu'il l'a prise dans ses bras ? Elle est passée de son lit aux mains de son père sans se réveiller. Il tremblait de tous ses membres à l'idée qu'elle se mette à hurler, qu'elle donne l'alarme. Le sommeil de sa fille était-il une forme d'acquiescement ? De validation ?

Ils rencontrent peu de voitures. Il manque deux heures avant l'arrivée, et le soleil est déjà levé. Ils auraient dû devancer l'aube pour se laisser une chance de ne pas être retrouvés. Comment a-t-il aussi mal évalué le temps nécessaire pour atteindre le bois ? Il a pourtant répété le trajet la semaine précédente dans des conditions identiques. Est-ce son corps qui le trahit, qui a perdu en vigueur après sept jours sans soins, incapable de tenir le rythme ? La crainte qu'un virage mal négocié ne renverse le couffin ? Il n'a jamais conduit avec un enfant dans sa voiture, jamais été responsable d'une autre existence que la sienne. Il pourrait s'attendrir, ça serait contre-productif.

Avancer. S'enfoncer dans la forêt et atteindre la cabane avant que le soleil ne soit trop haut dans le ciel. Trouver

la force de camoufler la voiture sous des branches. Voilà ce qu'il doit accomplir ; ce vers quoi il doit mobiliser la totalité de son énergie, les forces qu'il lui reste.

Il l'a fait. Ils sont arrivés, n'ont croisé aucun véhicule. La cabane se dresse devant le pare-brise, imprécise dans la première lumière du jour et la végétation qui l'envahit. Il aimerait s'accorder un répit pour profiter de l'instant, reprendre son souffle, faire le point sur les douleurs qui l'assaillent : le temps manque.

Il dit : *c'est là*, même si Béatrice dort encore. Les premiers mots qu'il prononce pour sa fille. Son doigt tremble en désignant les planches mal jointes, la porte et le toit en tôle dévorés par la rouille. Ses derniers souvenirs de la cabane remontent à sept jours, il ne l'avait pas mémorisée si délabrée. Il enfonce la voiture entre deux troncs. Des branches crissent contre la carrosserie, Béatrice ne se réveille toujours pas. Il sort, camoufle toit et capot sous les brassées de feuilles qu'il a entreposées la semaine précédente à l'arrière de la cabane. Pour le coffre et la portière arrière il attend d'avoir déplacé le couffin, transporté à l'intérieur les sacs en plastique qui constituent tous leurs bagages.

Il fait franchir le seuil à Béatrice endormie dans ses bras. Ça ressemble aux cérémonies d'antan où l'homme

portait sa promesse pour matérialiser l'arrivée dans un nouveau foyer.

Il n'y a personne à l'intérieur. Il aurait pu y avoir quelqu'un. Quelqu'un qui aurait profité de ce qu'il a entreposé lors de son dernier passage : la table, une chaise, trois coussins pour faire office de lit – il n'a pas eu la force de charger un matelas dans la voiture ; des pots de lait en poudre et des réserves d'eau. Il aurait pu y avoir quelqu'un. D'y penser son ventre se contracte. D'y penser seulement maintenant. De ne pas l'avoir anticipé. Mais il n'y a personne. La cabane est à eux.

C'est là qu'ils finiront.

Il regarde Béatrice. Il regarde sa fille. Celle qu'il n'a pas vu naître parce qu'il a abandonné sa mère quinze jours avant l'accouchement. Celle dont il a appris l'existence et le prénom par SMS : *Béatrice, 3 janvier, 5h45*. Le dernier message de Nathalie.

Il regarde sa fille, il n'éprouve rien. Tout à coup elle ouvre les yeux : il se sent jugé. Coupable. Est-ce qu'elle déplore l'état de la cabane, les planches maculées de coulures de rouille, le sol en terre battue ? Est-ce qu'elle cherche sa mère ? Elle pleure. Il voudrait s'enfuir, effectuer à rebours tout ce qu'il a accompli depuis minuit. Depuis décembre. Depuis plus loin encore. Cette option ne lui est plus permise.

Béatrice pleure. Elle a dormi longuement. Elle doit avoir faim. Il ouvre une bouteille d'eau et une boîte de lait en poudre. Il a tout oublié des quantités nécessaires. Heureusement il les a recopiées sur un post-it, qu'il déniche au fond du sac. Il prépare le biberon de sa fille, leur premier. Sa vue se brouille, les chiffres qui indiquent la contenance deviennent flous. Il compte les doses, s'aide de la notice pour ne pas se tromper. Il fait rouler l'objet entre ses paumes comme il l'a vu faire

sur une vidéo de démonstration. Il ne s'est pas entraîné avant de venir ici, ça lui aurait paru grotesque, ses gestes dans le vide. Sans Béatrice à côté de lui.

Il lève le biberon pour vérifier que la poudre s'est convenablement diluée, puis le tend vers la bouche de sa fille. Il ne la regarde pas. Son esprit se recroqueville sur l'absurdité de ce constat : il a trente-trois ans, dans quelques jours il sera mort. Les doigts contractés sur le cylindre de plastique il ne parvient pas à comprendre ce qui fait que l'objet existe, qu'il sera amené à perdurer quand lui aura disparu.

Béatrice se contorsionne pour approcher sa bouche de l'embout. Elle tète avec une avidité qui le paralyse, lui que toute nourriture répugne depuis le début du traitement. Du lait coule le long de son menton, elle se frotte avec la main, étale la matière sur le bas du visage. Il est incapable d'intervenir, de la nettoyer, de poursuivre le repas. Il se débarrasse d'elle dans le couffin, se réfugie à l'extérieur. La quiétude de la clairière ne lui est d'aucune consolation, un temps infini s'écoule avant que sa respiration se stabilise. De la cabane lui parviennent les pépiements de Béatrice, satisfaite d'avoir été repue.

Béatrice baille. Elle cligne des yeux comme si elle subissait enfin le contrecoup des tribulations que lui impose ce père surgi de nulle part. Soudain son visage se contracte, la peau de ses joues rougit vivement. Il éprouve un effroi, comme si par sa faute elle subissait une agression dont il serait incapable de comprendre les raisons, plus incapable encore d'y apporter un soulagement.

L'odeur lui provoque un haut-le-cœur, au point qu'il se retient de vomir. La trachée se contracte, il résiste. Depuis le début de son traitement il est habitué à ces brusques dégoûts : jamais pourtant ils n'ont atteint une telle intensité. Se pourrait-il que le corps de Béatrice imite celui de son père, entame sa propre décomposition après moins d'une journée en sa compagnie ?

Il comprend. Il s'en veut des pensées morbides qui l'éloignent de sa courte mission de père. Il allonge Béatrice sur un des coussins, à même le sol, défait les scratches de la couche. Il se concentre pour ne pas penser aux mains de Nathalie qui ont accompli le geste inverse la veille. Il n'y parvient qu'imparfaitement. La consistance et l'odeur des selles de sa fille le révoltent, il rêve de s'enfuir, de renoncer, de la laisser là.

Il n'est plus l'homme qu'il était en décembre. La maladie lui dénie l'option d'une nouvelle disparition. Il fait couler de l'eau entre les jambes de Béatrice. Il n'a pas pensé à emporter un linge, il utilise son tee-shirt pour tamponner le sexe de sa fille, ses fesses, les plis en haut des cuisses. Il s'y reprend à plusieurs fois pour nouer une couche propre autour de sa taille.

Une fois au sec et allongée dans son couffin, Béatrice sourit. Elle s'endort très vite, serrant entre ses doigts l'index de son père. Il se laisse glisser auprès d'elle à même le sol, épuisé et coupable, indifférent à l'arête d'un caillou qui lui cisaille le dos. Le sommeil lui vient comme une apnée.



L'endormissement a été de courte durée. Quand il ouvre les yeux, la cabane lui apparaît dans toute sa désolation, aussi inadaptée pour un bébé que pour un agonisant. L'odeur de la couche sale se mêle à celle de la poussière sèche. Le soleil cogne contre le toit en tôle, sature l'air d'une fragrance de métal qui lui colle aux lèvres. Il ne comprend pas ce qu'il est venu faire là. Il aurait dû emmener Béatrice en Italie. Construire avec elle sur les rives de l'Adriatique des souvenirs identiques aux siens, les seuls qu'il lui importait de léguer. En doublant les doses de morphine peut-être qu'il aurait eu la force d'effectuer le trajet. L'aller, au moins.

Il courbe la tête. Il voit ses bras. Ses jambes. Qui ne sont ni des bras ni des jambes qu'on peut promener sur des plages, en Italie. Dont on voudrait que sa fille se souvienne.

Il y aurait eu les douanes, aussi.